



FINANCE, Joseph de, *Le sensible et Dieu. En marge de mon vieux catéchisme*

Jean-Claude Breton

Volume 46, numéro 1, février 1990

Révélation et herméneutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400522ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400522ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Breton, J.-C. (1990). Compte rendu de [FINANCE, Joseph de, *Le sensible et Dieu. En marge de mon vieux catéchisme*]. *Laval théologique et philosophique*, 46(1), 118–119. <https://doi.org/10.7202/400522ar>

une langue « inclusive ». Lorsque le texte grec porte le mot « ἀνθρώποι », la traduction « humains » (*êtres humains*) est acceptable, et même agréable à lire. Mais quand la traduction rend le mot grec « ἀνήρ » par « person » (*personne*; cf. 45, 1) et « υἱός » par « children » (*enfants*, cf. 40, 1), on est porté à s'interroger sur les allégeances des traducteurs. Ben Sira est si souvent critiqué pour sa sévérité à l'endroit de la femme, que lorsqu'il parle de l'« ἀνήρ ἀμαρτῶλος » la traduction devrait désigner nettement le *mâle* ou le *mari* pécheur (cf. 27, 30)!

Shannon Elizabeth FARRELL
Université Laval

Juan Luis SEGUNDO, **Le christianisme de Paul. L'histoire retrouvée.** Traduit de l'espagnol par Francis GUIBAL. Coll. « Cogitatio Fidei », n° 151. Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, 335 pages (13 × 21 cm).

On aura remarqué le sous-titre de l'ouvrage (*L'histoire retrouvée*) pour le mettre en relation avec un autre sous-titre (*L'histoire perdue*) d'un précédent volume de Juan Luis Segundo, *Jésus devant la conscience moderne*. La question posée est relativement simple : l'aspect historique de la vie de Jésus et sa signification pour l'existence humaine — ce qui avait pu être mis en veilleuse par la « transcendance » qui lui a été conférée après sa résurrection — risquent-ils d'être retrouvés avec « l'Évangile de Paul » ?

Segundo croit que les lettres de Paul de Tarse peuvent servir à présenter Jésus de Nazareth à l'homme d'aujourd'hui. À ses yeux, les huit premiers chapitres de l'épître aux Romains constituent la synthèse la plus complète de Paul sur la signification qu'a Jésus pour tout être humain. Il veut par ailleurs se sentir libre d'ajouter des développements supplémentaires en faisant appel aux autres écrits de Paul, en particulier les lettres aux Galates et aux Corinthiens.

L'A. dégage donc les principales applications pauliniennes du message chrétien et il les met en lien avec des enseignements de Jésus tirés de son histoire prépascale. Il met en relief l'état d'asservissement créé par le péché autant chez le païen que chez le juif et le principe sauveur qui caractérise le « maintenant » de Jésus, la foi. Il voit en Abraham, justifié pour avoir cru ce qu'on lui promettait, une première synthèse de la réalité chrétienne puisque la promesse a été réalisée en Jésus-Christ pour

toute l'humanité. L'inversion du mécanisme d'asservissement et d'aliénation devient précisément la vie nouvelle et l'homme nouveau. La séquence Loi — Péché — Mort est brisée et détruite par la victoire du Ressuscité qui donne au baptisé une nouveauté de vie et le met au service d'un projet unique correspondant à cette condition de fils de Dieu.

Ce livre dégage la conviction profonde que Jésus de Nazareth, vrai Dieu et vrai homme, conserve un « intérêt pour enrichir de manière sensée l'existence de l'homme » (p. 314) et que ce projet historique du Royaume de Dieu pour lequel Jésus a donné sa vie est en lien avec les projets d'amour, de justice, de solidarité de tous les hommes de bonne volonté.

Gabriel CHÉNARD
Université Laval

Joseph de FINANCE, **Le sensible et Dieu. En marge de mon vieux catéchisme**, Rome/Paris, Éditions Univ. Pontif. Grégorienne/Beauchesne, 1988, 340 pages (13 × 21 cm).

Il n'est plus fréquent de rencontrer un théologien qui s'avoue franchement défenseur de l'onto-théologie. Sans cacher ses couleurs, déjà inscrites dans la référence à son « vieux catéchisme », le P. de Finance n'entend pas d'abord défendre l'onto-théologie : il s'en sert comme du seul outil rationnel adapté à toute prise de parole au sujet de Dieu.

À travers les difficultés de méthode, qu'implique son travail de philosophe parlant du Dieu de la foi, en ravivant implicitement les questions autour de la philosophie chrétienne, l'auteur suit un itinéraire fouillé, qui ne veut oublier aucun élément du rapport de Dieu au sensible.

Dès le départ, il montre, par quelques incursions du côté de la Bible, comment un travail rationnel plus parfait est nécessaire à une juste présentation de Dieu en lien avec le sensible. Seule la notion de *Ipsium Esse subsistens*, de la métaphysique de l'être, permet une juste compréhension de ce lien. Fort de cette conviction, l'auteur entreprend d'en faire la démonstration dans une progression qui le mène de l'espace au temps, puis de la connaissance sensible aux émotions, y compris et jusqu'à la souffrance.

Il est bien impossible, et inutile, de reprendre ici les éléments de l'exposition en vue de les évaluer.

Tout se joue dans l'option de départ; ou est accepté le parti-pris pour la métaphysique de l'être ou il est mis en question. Dans le premier cas, le lecteur trouvera un exposé nourri d'une riche connaissance; dans l'autre, il ne verra pas où le mène cette longue discussion rationnelle.

Essayons plutôt de formuler quelques questions qui viennent s'ajouter à l'authentique problématique abordée dans ce livre: celle des rapports de Dieu au sensible.

Dans la métaphysique de l'être, l'analogie joue un rôle de premier plan. Mais l'analogie de l'être peut-elle dicter, autant que le suppose le P. de Finance, ses lois à l'analogie de la foi?

Le langage de la Bible et l'expérience vécue de Jésus ne sont-elles que des métaphores qu'il faut soumettre au contrôle de la métaphysique?

Est-il encore possible, dans l'état actuel des sciences humaines, et surtout de la psychologie, de réduire le domaine de la foi à celui du noétique et ne vaudrait-il pas mieux être davantage à l'écoute de l'expérience globale de l'être croyant? Ainsi la prière, aussi remplie soit-elle d'expressions symboliques ou « métaphoriques », ne dit-elle pas aussi la réalité de Dieu pour le croyant qui la profère?

Comment prendre en compte les difficultés de langage qu'amène tout essai de parler de Dieu sans enfermer l'expérience de Dieu dans un rationalisme encore trop humain?

Enfin, impression du lecteur: la compréhension de Dieu proposée ici (vg, p. 246: « Il est vrai: les expressions bibliques peuvent et doivent être interprétées et il est possible, nous le verrons, de les transposer en un langage qui s'accorde avec la pensée métaphysique. ») apparaît tout aussi fermée à l'indicible de Dieu, à son inédit, que Jésus était inconcevable et irrecevable comme messie aux grands-prêtres enfermés dans le légalisme de leur temps.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Georges DUBOUCHER, **La science et la foi. Thèmes et exigences d'un dialogue.** Coll. « Le point théologique », n° 51, Paris, Beauchesne, 1988, 131 pages (13 × 21 cm).

Treize chapitres courts, inscrits entre un avant-propos et une postface, que l'auteur présente comme un essai de dialogue. L'aménagement se construit

en trois grandes sections: la condition corporelle de l'homme, l'être métaphysique et l'univers de la relation. Déjà le dialogue est compromis dans la mesure où les paramètres s'inspirent d'abord d'une philosophie de type « philosophie chrétienne ».

Duboucher propose donc un itinéraire qui va de la situation de l'homme dans l'univers à son monde relationnel, en passant par la réalité métaphysique de la personne. La science invitée au dialogue est positiviste et enfermée dans le monde des constatations extérieures. La foi qui lui répond est inspirée par la religion chrétienne et nourrie de philosophie platonicienne, thomiste et phénoménologique.

Pour chacun des points abordés, l'auteur reprend une démarche constante qui consiste à réclamer pour la foi un ordre de réalités qu'ignore la science, parce qu'il lui est méthodologiquement inaccessible.

L'auteur a en partie réussi son projet initial: il a énoncé quelques-uns des thèmes d'un dialogue. Mais les exigences ont été abordées de façon moins heureuse. À mon avis, les exigences retenues par l'auteur consistent surtout dans les convictions de foi que le croyant doit conserver au terme du dialogue. En ce sens, l'entreprise n'est pas sans parenté avec un effort apologétique. Mais des exigences que la science suggère au croyant pour qu'un dialogue s'engage, il est fait bien peu de cas, pour ne pas dire qu'elles sont tout à fait oubliées. Faut-il s'en étonner? Du tout, si l'on a compris la perspective selon laquelle l'auteur conçoit le dialogue.

Pour qu'un dialogue s'instaure, entre science et foi, mais aussi entre tout interlocuteur, il est nécessaire d'accepter au départ que la parole de l'autre interpelle les convictions qui l'écoutent. Pour qu'un dialogue s'instaure entre science et foi, il est tout aussi indispensable de reconnaître que les hommes de science, au nom même de leurs pratiques et de leur expérience, sinon au nom des exigences méthodologiques de leurs disciplines, en viennent, eux aussi, à s'approcher du mystère de la réalité. Mais pour engager un tel dialogue entre croyant et scientifique, peut-être faut-il choisir ses interlocuteurs parmi ceux, très nombreux aujourd'hui, qui sont sortis des ornières du positivisme étroit!

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal